



VOL. I.—No. 4.

MONTREAL, SAMEDI, 29 JANVIER, 1870.

ABONNEMENT \$2 50.  
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

AVIS IMPORTANT.

Malgré nos avertissements et les précautions que nous avons prises pour éviter tout malentendu, un grand nombre de personnes, après avoir reçu notre premier et deuxième numéros, nous ont renvoyé le troisième. Nous n'accepterons plus de renvois de la part de ceux qui ont reçu les premiers numéros. Nos conditions sont claires et faciles à comprendre, nous ne comprenons pas qu'on agisse ainsi.

AVIS AUX MAITRES DE POSTE.

Nous voyons qu'un grand nombre de maîtres de poste ont entre leurs mains le premier et le deuxième numéros de notre journal, qu'on n'a pas encore réclamés. Nous les prions de nous épargner des inconvénients et des dommages faciles à comprendre, en prenant les moyens de distribuer *L'Opinion Publique* à qui de droit. Ne pourraient-ils pas, par exemple, faire annoncer à la porte de leur église respective, les noms de ceux à qui nous l'avons adressée? Nous paierons les frais de l'annonce, s'il y en a. MM. les maîtres de poste voudront bien, immédiatement après cette annonce, nous envoyer tous les numéros qui n'auront pas été réclamés. Nous comptons sur leur bonne volonté.

Montreal et les prochaines Elections Municipales.

L'administration municipale de notre ville intéresse indubitablement toute la Province; elle est le centre des affaires, le centre commercial et industriel du pays. Dans le passé, elle a été beaucoup, elle a fait des progrès immenses; dans l'avenir, son rôle sera encore plus grand. Ces édifices splendides, ces usines, ces manufactures, ces rues élargies et si belles, qui font l'admiration des étrangers et qui émerveillent ceux qui ont vu Montréal il y a quarante ans, tout cela est, si nous pouvons ainsi parler, l'œuvre réunie de la richesse et de l'esprit d'entreprise des citoyens, de la sagesse et de la clairvoyance de nos administrateurs; en utilisant les ressources de la nature et de la fortune, on a fait de Montréal l'entrepôt général, le principal marché du Canada, et de toutes les parties du pays et même de l'étranger nous sont venues l'abondance et la prospérité.

La grandeur de Montréal, déjà solide, ne s'arrêtera pas là; sans vouloir pénétrer les mystères de l'avenir ni poser comme prophète, on peut sûrement affirmer que les circonstances vont en quelque sorte précipiter notre métropole commerciale dans une ère de progrès incessant et extraordinaire. La confection du chemin de fer intercolonial, l'ouverture, avant peu nécessaire et indispensable, de voies de communication avec l'ouest et le nord, par canaux et chemins de fer, les différents projets de chemins à lisses en bois destinés à relier Montréal avec l'intérieur (*back ground*), projets qui devront se réaliser, du moins en partie, ne peuvent manquer, non-seulement d'augmenter sa prospérité à un degré prodigieux, mais en feront encore certainement la rivale de New York.

Nous ne faisons, au reste, en montrant ces brillantes perspectives, que répéter pour la millième fois, ce que les hommes les plus expérimentés et les plus autorisés ont depuis longtemps prédit.

Les citoyens de Montréal doivent donc, pour rester à la hauteur de leur position et maîtres des chances de l'avenir, apporter un soin scrupuleux dans le maniement des affaires de leur ville; il leur faudra placer à leur tête les

hommes les plus compétents: notre propre intérêt le veut, l'intérêt du pays tout entier l'exige, et l'exige impérieusement. Des hommes forts, des hommes très capables, à vues larges, voilà en un mot, ce qui nous est absolument nécessaire.

En outre, de grandes, d'urgentes améliorations nous restent encore à faire; un Hôtel-de-Ville, le pavage des rues, l'élargissement et l'ouverture des nouvelles rues, la création d'un grand Parc ou de plusieurs moins étendus, l'établissement d'abattoirs et autres mesures de ce genre, pour garantir la santé publique et assainir la ville, sont autant de nécessités qui vont s'imposer à notre budget municipal et solliciter l'attention de nos édiles.

Il est important que nos compatriotes fassent leur devoir, aujourd'hui plus que jamais, dans les élections qui se préparent. C'est à Montréal, plus que partout ailleurs, qu'il convient aux Canadiens-Français de s'affirmer, de ne rien épargner pour garder, et, s'il se peut, améliorer et agrandir l'influence et la place que nous nous sommes faites.

Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient mettre la nationalité partout, compliquer chaque question d'une autre question de race. Non, loin de nous une telle idée. D'ailleurs, disons-le franchement, il n'y a pas lieu dans notre pays pour une race de craindre d'être opprimée par l'autre. Nous vivons dans un pays libre où la concurrence est ouverte à tout le monde et où la palme est surtout décernée aux plus capables.

Les lignes de démarcation existent encore, mais on marche ensemble, quoique par groupes; il y a encore, et nous l'espérons et nous le croyons, il y aura encore longtemps et toujours des luttes de races sur notre sol, mais pas pour nous entre-déchirer ni nous détruire comme autrefois. Ces luttes sont finies et ne sont plus de notre siècle; il faut maintenant lutter à qui ira plus loin et plus haut dans les sphères tranquilles du progrès moral, intellectuel, social et matériel.

Nous voulons tout simplement que les Canadiens-Français aient leur juste part dans l'honneur, la responsabilité et les avantages que la position de Montréal va nécessairement conférer à ceux qui vont guider ses destinées. Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, nous avons trop négligé nos intérêts municipaux et nous n'occupons pas la place qui nous est due. Et nous seuls sommes responsables de cette infériorité. Nous avons eu et nous avons encore au sein de la corporation des hommes très-capables. Pourtant, nous pourrions faire mieux et en envoyer en plus grand nombre. C'est le temps, plus que jamais, de nous rattrapper. Choisissons nos meilleurs hommes, les plus pratiques surtout. Le temps presse et il ne faut rien négliger. Nous voyons avec plaisir qu'il s'opère un commencement de réaction dans le sens de ces idées. On a conscience du danger. C'est un début consolant et qui promet: il faut que tous les bons citoyens s'entendent pour y donner vigoureusement suite.

J. A. MOUSSEAU.

LES CIGARES, LA CORPORATION ET GEORGE W. STEPHENS.

Quelle liaison, allez-vous dire, lecteurs, ont ces trois choses, quel rapport peuvent-elles avoir entre elles? Patience, messieurs, vous allez le savoir. Les cigares n'ont pas encore dit leur dernier mot; depuis le jour où le premier de leur race, j'ai oublié son nom, faillit empoisonner le premier de ses sujets, ils ont joué un rôle considérable dans le monde. Ils ont régné

et régneront jusqu'à la fin des siècles en dépit des maux de tête, des accidents et des désagréments qu'ils traînent à leur suite. Les empires tomberont, les dynasties s'éteindront et le cigare vivra, toujours debout au milieu des ruines du temps.

Il a pourtant des ennemis puissants; ses imprudences, ses malpropétés et ses inconvenances lui ont valu des misères et des luttes sans nombre, lui ont aliéné la plus belle moitié du genre humain, qui a voulu venger ses robes outragées, et ses salons enfumés en lui faisant une guerre à mort. On en a fait un empêchement dirimant au mariage, des jeunes femmes en ont fait même un moyen de divorce; et cependant il est sorti triomphant de toutes ces vicissitudes et il a trouvé des adeptes, des néophytes jusque dans le camp de son terrible ennemi, le beau sexe. Aujourd'hui on le voit non-seulement dans la bouche du prince comme de l'ouvrier, mais on le retrouve encore, sous des formes plus délicates, sur les lèvres roses de la *diva* italienne et de la *signora* espagnole. L'empereur des français même continue d'être un de ses plus fervents adorateurs malgré les avertissements d'Emile de Girardin, et, qui le croirait son fils, le prince impérial à peine âgé de quatorze ans se propose de marcher sur les traces de son père; les journaux annoncent qu'il vient de fumer sa première cigarette.

Mais il était réservé à un Canadien anglais de faire parvenir le cigare à l'apogée de sa gloire en l'élevant à la hauteur d'une institution municipale.

Depuis un an on remarquait que les Pères de la cité faisaient une grande consommation de cigares, on ne pouvait les rencontrer, sans leur en voir au moins un à la bouche. Chose plus étonnante, il en est quelques uns qui se trouvèrent possédés tout-à-coup d'une passion qu'on ne leur avait jamais soupçonnée; ils déposaient à peine le cigare pour prendre le temps de manger et de dormir, on en trouvait des bouts dans leurs assiettes et sous leurs oreillers; leur teint pâlissait à vue d'œil et leur santé se détériorait. Leurs épouses alarmées ne savaient comment expliquer un changement si subit dans les inclinations de leurs maris, et une dépense si extravagante et si peu d'accord avec leurs habitudes et leur caractère.

On aurait conduit bientôt en terre ces malheureux Pères de la cité, si la Providence n'eût permis que le mystère fut dévoilé par accident.

Le Conseil-de-Ville de Montréal compte dans son sein l'un de ces hommes, qui croient sincèrement que leur existence est une faveur faite par Dieu à l'humanité, que sans eux les affaires de ce monde s'embrouilleraient au point qu'il serait impossible de les débrouiller. Quand on a vu cet homme-là une fois, quand on l'a entendu surtout, on ne l'oublie plus et on comprend sa mission sur cette pauvre terre où il faut que les honnêtes gens gagnent le ciel.

Il a la même raison d'être que les mouches, les corneilles ou les sauterelles, et autres fléaux semblables dont Dieu se sert pour châtier les hommes. Du temps de Pharaon il eut été certainement l'une des sept plaies de l'Égypte.

Il est né près de la cavée, au temps du dégel des grenouilles, dont les chants mélodieux saluèrent sa naissance. On se rappelle malgré soi cette circonstance, quand on l'entend: il coasse toujours.

Cet homme qui porte le nom de George W. Stephens n'ayant rien à faire, passe son temps, comme les vieilles femmes, à faire des cancons, à jaser ou plutôt à coasser contre celui-ci et celui-là. Depuis quelque temps surtout il s'est mis à accuser ses confrères du Conseil-de-Ville, le comité des chemins en particulier, de corruption. Il frappait à grands coups de fouet sur ce pauvre comité des chemins, quand il reçut lui-même sur l'épine dorsale, un coup de marteau qui faillit lui faire perdre connaissance.